

Stances (trois portraits)

François Bon

Volume 38, numéro 6 (228), décembre 1996

Lettres de France

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bon, F. (1996). Stances (trois portraits). *Liberté*, 38(6), 65–72.

FRANÇOIS BON

STANCES

(trois portraits)

Stance pour Daniel F

N'est pas de venir à sa fenêtre et dire : cela ainsi devient.

N'est pas de croiser dans la rue un visage et dire : cela ainsi se comporte et agit.

N'est pas d'aller au carrefour et considérer et dire : je sais.

Non, je marche et vais et cherche aux visages et attends aux gares et dans la tête on se dit : lieu droit, rue sombre, jour ou nuit ou soir ou matin et pluie ou vent, on compte : hommes tant, femmes tant, et métiers tels.

N'est pas d'examiner le costume et les épaules et la tête et ce que tient dans sa main celui qu'on croise, et dire : celui-ci, voilà qui il est.

N'est pas de considérer les signes affichés et dressés et penser : telle est l'explication du monde.

Le récit des hommes chacun le garde au secret, ils ont leur bagage à la main et quand par hasard dans le métro le bus ou sur un coin de genou devant vous ils l'ouvrent c'est un journal et trois papiers, le reste rien, c'est vide, on ne porte pas avec soi son histoire.

N'est pas d'aller vers un autre et dire : toi, tu, nous comme dire je et moi et nous, et toi et moi : on se voit et on passe.

N'est pas d'arrêter celui ou celle qui vient et dire : là, le carrefour, et les mots et les signes et ensemble, lire et savoir.

N'est pas de se dresser dans la rue au carrefour et lever la voix et tendre le bras et crier et appeler pour dire : qu'en est-il de la vérité du monde ?

J'étais là et ils m'avaient donné des médicaments, j'avais un numéro pour le téléphone et c'est les mots automatiques d'un répondeur qu'on entendait, je laissais un message pour dire : je suis là, ils m'ont mis là et derrière moi ça hurlait tant, je disais sur ce répondeur, avec le numéro, rappelez, rappelez-moi vite, rappelez surtout, tu parles.

N'est pas de marcher sur la rue au milieu et tendre à l'horizontale les bras et crier : moment !

N'est pas d'aller aux signes écrits et prendre à son tour droit du mot pour ajouter : pourquoi ?

N'est pas de venir à celui et celle qui parle avec confiance et regarder de près et dire : sous tes mots, quoi ? Entre tes paroles, quoi ?

Moi j'avais une histoire, et un sac, et des heures. Et dans la rue, allant selon mes heures, portant mon sac, les visages on les connaît et on sait à force un peu des habitudes et des métiers, longtemps j'ai cru la ville un état fixe, et sur l'immensité des toiles que tend la ville à toutes façades, la masse des visages son propre visage et les mots écrits ceux qui donnent pour nous sens.

N'est pas de se lever le matin et venir dans sa rue et dire : ce soir je serai toujours à cet endroit le même j'aurai su le temps qui dure et l'histoire des hommes à un point donné de la ville.

N'est pas de venir à sa fenêtre et considérer le ciel et dire : si la ville est une série déterminée de toiles tendues aux façades et aux rues, les signes qui s'inscrivent portent trace du mensonge à moi seul fait.

N'est pas d'aller, tout au long du trajet fixe d'un point a à un point b, demandant à chaque visage croisé : pensez-vous que ce qu'on nomme ville soit mensonge aux hommes fait ?

Je n'avais plus raison du trajet et du cartable, et je continuais pourtant tout pareil. Je descendais un peu plus loin. Il y avait le pont, la voie ferrée, et l'autobus qui attendait son tour pour repartir. J'allais de l'autre côté du pont, par le tunnel. Quand le bus qui m'avait amené était parti et qu'un autre attendait, je repassais le tunnel et montais dans le bus, comme quelqu'un qui aurait eu à faire au terminus et repartirait. Je revenais, puis posais mon cartable. On m'avait laissé un toit, et, pour la faim... avec les médicaments on n'a pas bien faim. Je n'avais plus de parole, quand on ne croise plus de regard les paroles ne viennent pas, ni même bonjour et ça va et que c'était un beau printemps parce que tel était véritablement le cas.

N'est pas, de dire les signes sur la toile sont des signes faux, et eux qui vont, le visage vide, ne savent plus les paroles qui nomment.

N'est pas, de dire tunnel et autobus et trajet.

N'est pas, de dire le temps aboli et ses mains d'inutile. N'est pas, de dire la ville est aux hommes tous ensemble. N'est pas, d'arrêter bras ouverts ceux qui vont encore comme si...

Comme si la peur n'était pas lot de tout corps et tout visage, comme si la peur n'était pas le mot sur la toile. Comme si, non, et crier et tendre les bras et dire : visages vides, temps vide, corps pour rien. Non, crier, laver les signes et tendre la main, parce que la ville ment ! Visages

morts, mouvements faux. Médicament aussi sur la ville !
Le temps ment !

Stance pour Juliette A

Errante, seulement errante. Et passant dans les rues, au plein milieu du jour, et les pupilles étroites dans l'œil agrandi, et le ventre raide et dur, et le pas quelquefois plus flou, à moi ils ne parlent pas.

Errante, et d'une ville à une autre les combines pour aller dans les trains et qu'ils vous descendent, la carte d'identité dans les chaussures ils n'iront pas la trouver là : je leur dis : dressez l'amende, que m'importe, et voilà mon adresse, là même où vous me laissez.

Errante, et les rencontres qu'on a : celles seules de notre race, et comme on se reconnaît à ce partage des pupilles et du ventre et du flou, et les courses qui nous mènent du nord au sud et de telle ville à telle autre selon leur réputation et le moment.

J'ai dormi dans les squats, bâtiments en chantier et le trou noir de l'ascenseur comme du fond de la terre jusqu'aux étoiles une percée dangereuse, les hommes sont empalés sur le sol et nous seuls, qui prenons là nos nuits dans les cartons, savons mieux le partage, la cigarette échangée et l'adresse donnée. J'ai dormi dans des caves, quand des immeubles au soir on pousse la porte laissée ouverte du local des poubelles, et qu'on fuit au matin avant que d'être prise.

Et le mal aux hanches, et la douleur aux mains, et les pieds qu'on n'ose plus enlever des chaussures, on préfère bien parfois tirer entre soi et la ville rideau d'inconscience et alors ?

Errante, et les histoires qu'on recueille, et tout ce que vos frères vous disent et racontent parce qu'ils

vous savent leur sœur, et l'aventure est la même et chacun que vous voyez a pris son masque extraordinaire, personnage en cavalcade sur fond de nuit et de mots incroyables.

Je sais le croissant offert, et la manche devant la poste, et le ciel qui dangereusement tourne en spirale quand on a faim et froid dans le vent de la ville, et puis l'attente sur un banc de ciment. On repart, et ce qui vous pousse et talonne on ne sait pas le nommer. Errante, parce qu'on a envie.

Là devant vos immeubles, parce qu'on sait bien, aux rideaux d'une cuisine, à l'ampoule d'une chambre, quelles cases sont occupées et quelles autres cases dans la ville dépendent du jeu de remplissage et vidage, retours du travail comme dans les ports la marée. Vous, dans vos boîtes, que ne nous rejoignez-vous sur nos routes, l'art très haut d'ignorer les lois, et les amitiés d'une heure ?

Vous dans vos boîtes et qui ne saurez jamais avoir accueilli pour une nuit l'errante ?

Stance pour Brigitte C

Ils seront brisés, les murs, ce qu'ils ont fait sera détruit et la nuit remplacera les lumières et cassées, les rues et leurs chambres,

Elle disparaîtra, la ville, enfouie dans ses propres décombres et sur ses décombres viendra poussière stérile

Ils seront dessous, ils n'auront même pas les cases régulières de la mort

Ah seule je marcherai et continuerai de marcher, criant sur eux et leurs décombres

Finie votre ville, enfouies vos chambres, et vous-mêmes maintenant sous la poussière stérile

Te rappelles-tu c'était lumière de lune et l'argent tombant sur le dôme gris et l'étendue grise à l'infini brillante légèrement de leur monde enfoui et moi je marchais, j'allais en parlant te souviens-tu j'allais vers toi

Et rongées leurs ferrailles, le bruit des moteurs se retourne contre leurs mécaniques et les vitres et la tôle se referment sur ceux qui les conduisent

Et comme dans une poigne géante qu'on referme leurs rues et leurs mondes, et les visages sont visages d'effroi et les bouches se tordent et les mains s'appliquent sur les oreilles pour ne plus entendre et comme dans une main géante qui se resserre et écrase on entend craquer ensemble le fer et les corps, la tôle et les os,

Te souviens-tu, nous montions sur le dôme vide et tu disais : dessous sont les hommes du monde vieux, dessus nous sommes main et main marchant ensemble sous la lumière de lune

Et les vitres s'écrasent et de tout en haut du faux ciel de la ville les fenêtres volent et se brisent, et l'air est une transparence de verre tombant comme pluie avec un bruit même, et le sol est cet émiettement d'éclats, et leur monde est troué, leur monde n'a plus de vitres, plus de miroirs aux visages ternes, ils vont les mains en avant dans le noir et les vents passent désormais dans les murs et continue ce bruit maintenant infini de verre qu'on émiette

Te souviens-tu, nous marchions pieds nus sur le sol très doux de poussière grise et derrière nous pourtant nulle empreinte, nous marchions : plus rien ne marquait que nous étions de ce monde, il n'y avait plus, disais-tu, que toi et que moi, nous allions sur le dôme gris et marchions tout à l'infini de la terre et des lumières, on sentait sur nous, me disais-tu très bas, comme un souffle, un souffle léger et tiède à la fois, dans le silence de tout

Et les murs se replient, et le ciment s'élève et le béton se courbe, tout vole comme la coque d'un œuf qu'on serre et des pans idiots de bâtiments entiers sont jetés dans les airs et s'immobilisent avant que la poussière s'en saisisse, et le sol même se hérissé et tremble, et les fissures gagnent et s'allongent, et tout cela dans un grondement d'en bas, un grondement que le ventre entend et le sang mais pas les oreilles et c'est fragment de terreur nue, tout du monde un instant semble en suspens, le poids de toutes choses devenu leur présence même avant que tout brise

Te souviens-tu, il n'y avait plus de temps, ta main petite dans la mienne, et ton corps maintenant dans mes bras, je te tenais, je te portais et tu n'avais pas de poids et ta tête sur mon bras en arrière légère, et moi je marchais et je te disais : au bout du dôme est autre lumière, et plus rien d'eux ne vient jusqu'à nous et plus rien ne gêne notre marche, et plus rien ne vient entre ta main et ma main pour distendre nos corps

Terreur, sur eux terreur et effroi et le brisement de tout, et les vitres et les tôles, et le béton et les rues, et leurs visages fades et leurs membres trop grêles, grondement qui les emmène, la ville tombe, et s'écrasent les tôles

Ah ils ne veulent pas entendre ce qui dit leur instant même et ce qu'ils ne veulent pas voir de la ville qui les enferme, ils se croient saufs et marchant dans les choses nettes et définies, ils prétendent qu'il n'y a pas le bruit

Moi je leur dis, moi je vois et moi je crie et hurle

T'en souviens-tu nous marchions dans la rue, ta main dans ma main et moi je n'ai rien vu, même pas entendu, la moto on nous a dit voulait doubler l'autobus, l'autobus qu'on voulait prendre pour la maison, ta maison avec moi, et la moto elle n'avait pas le droit ils nous ont dit : elle n'avait pas le droit, nous traversions pour prendre le bus et ta main dans ma main c'était l'instant

du bruit, et puis ton corps contre mon corps et ils me
l'ont pris

Moi je ne sais plus rien

Moi je dis seulement : qu'elle soit maudite leur ville

Et se brisent leurs murs, et se brisent les vitres et les
tôles et les motos et les autobus et le ciment et toutes voix
prétendant à la fausse raison de leur monde faussement
raisonnable

Que la poussière les prenne, sous le dôme gris la
ville d'aujourd'hui comme ils t'ont mis dans l'aligne-
ment des cases grises de marbre et faux granit avec le
nom écrit

Moi je refuse, moi je dis : maudite la ville t'en sou-
viens-tu, nous allions sous les rayons de lune.